



Canons camouflés pris par les Belges.

un de mes amis pour lui offrir, jusqu'à des temps moins troublés, la libre disposition de son hôtel et des provisions qu'il contient, 15.000 kgrs. de charbon et 1.000 kilos de pommes de terre.

« La prudence nous commande de nous retirer quelque temps, a-t-il dit; plus tard, on verra la fourrure des événements ».

Les séquestres des banques annonçaient leur départ.

Les employés de l'administration activiste de Namur reçurent trois mois de gratification.

Vingt soldats canadiens prisonniers défilent, ce midi 12 octobre, boulevard du Nord, gardés par quatre soldats boches. Et voilà tout de suite le centre de la ville en fièvre. C'est au milieu d'une foule énorme, poussant des « hip, hip, hourah! » des « Vive l'Angleterre! » « Vive la Belgique! » « Vive le Roi! » « Vive l'armée! » que la petite troupe, sortie quelques instants auparavant de la gare du Nord, arrive place De Brouckere.

Les quatre Allemands qui escortent les Canadiens sont débordés et devant les manifestations bruyantes de la foule, ils renoncent à intervenir.

Les Canadiens, eux, gardent au milieu de la cohue et du tapage un flegme imperturbable. Ils n'ont pas assez de leurs bras pour porter tous les présents dont on les accable : paquets de cigarettes et vivres variés. On dévalise à leur intention la charrette d'une marchande de raisins, on leur apporte des verres de bière.

Les prisonniers sont dirigés vers la place Rouppe pour y prendre le tram. Une femme, dont le tablier est lourd de pains coupés en quatre, pleure de ne pouvoir s'approcher de ceux à qui elle les destine. Des curieux sont montés sur le toit des voitures du tram pour mieux ovationner. Comme l'heure du départ du tram est encore éloignée, les Allemands imaginent de diriger leurs prisonniers vers un café de la place, espérant les arracher ainsi à l'enthousiasme croissant de la foule. Celle-ci les suit dans l'établissement; des femmes, dans leur enthousiasme pour nos Alliés canadiens, se jettent sur les prisonniers et leur coupent les boutons de la tunique pour les garder comme souvenirs!

Les quatre Allemands chargés de garder les Canadiens finissent par se croire en danger et tirent des revolvers.

Les manifestations se poursuivent ainsi jusqu'au moment où le vicinal démarre. Les voitures dans

lesquelles les quatre Allemands ont pris place avec les soldats canadiens sont envahies. Des grappes de voyageurs sont accrochées aux marchepieds et, sur les toitures, les curieux de tantôt demeurent stoïquement. Impossible de les déterminer à quitter cette dangereuse plate-forme. Les agents du tramway, après s'y être vainement employés, donnent le signal du départ, et c'est dans ces conditions que le vicinal de la place Rouppe fait son premier voyage portant des Bruxellois sur une impériale improvisée.

Le 15 octobre la retraite de l'ennemi se dessinait plus clairement. Des centaines d'autos militaires, des chars, des chariots accompagnés de soldats éreintés arrivèrent des Flandres. Ils s'éloignèrent dans des nuages de poussière. Des groupes d'évacués se dirigèrent dans tous les sens pendant que le canon chassait l'ennemi.

Le tintamarre de tonnerre était le prélude de la liberté. Le déménagement à Bruxelles commença. Les coffres et les malles des bureaux allemands furent transportés. L'école allemande, rue des Minimes, fut fermée.

Malgré les promesses antérieures, les Allemands réquisitionnèrent des maisons privées pour le cantonnement de leurs troupes. Monsieur Steens protesta auprès du prince Max von Baden.

Cela ne servit à rien.

Le général von Sanders, qui dirigea la kommandanture déclara qu'il ne savait pas agir autrement.

Les prisonniers politiques furent amnistiés. La première communication de cette heureuse nouvelle fut faite au public le 20 octobre dans les églises, par la lecture d'une lettre du Cardinal Mercier, dont voici la teneur :

« Mes bien chers Frères,

Nos cœurs sont à l'espérance.

La Paix n'est pas signée. Si soudains sont les événements qui se précipitent, si déconcertants parfois, que nul n'oserait dès aujourd'hui la tenir pour acquise.

Nous entrevoyons, cependant, l'aurore. Nous vous en apportons un nouveau signe avant-coureur.

Aujourd'hui, jeudi 17 octobre, le chef du département politique allemand est venu, au nom du gouverneur-général de Bruxelles et du gouverneur de Berlin, m'annoncer que les détenus politiques belges, internés soit en Belgique, soit en Al-



Le général Rougero passant les troupes en revue

Allemagne, et les Belges déportés en Allemagne, seront remis en liberté, aussitôt que se fera l'évacuation de la Belgique. L'élargissement des prisonniers internés dans les prisons de la Belgique occupée, en dehors des étapes militaires, commencera dès le lundi 21 de ce mois.

Voici, d'ailleurs, la déclaration écrite que le délégué du gouvernement allemand a laissée en mes mains. Sous l'empire d'un sentiment personnel que vous comprendrez, j'avais hésité à vous en donner le texte intégral. Mais, après réflexion, je m'y décide. Le voici donc :

« Vous incarnez pour nous la Belgique occupée dont vous êtes le pasteur vénéré et écouté. Aussi est-ce à vous que M. le gouverneur général et mon gouvernement m'ont chargé de venir annoncer que, lorsque nous évacuons votre sol, nous allons vous rendre spontanément et de plein gré, les Belges prisonniers politiques et déportés. Ils vont être libres de rentrer dans leurs foyers, en partie déjà, dès lundi prochain, 21 courant. Cette déclaration devant réjouir votre cœur, je suis heureux de venir vous la faire, d'autant plus que je n'ai pu vivre quatre années au milieu des Belges sans les estimer et sans apprécier leur patriotisme à sa juste valeur ».

Vous voyez, mes bien chers frères, que le bon Dieu est avec nous.

Vos appels ardents au Sacré-Cœur de Jésus et à N.-D. du Saint Rosaire, Marie-Médiatrice, ont été exaucés.

Persévérez unanimement dans la prière.

Restez calmes et dignes.

L'heure de la libération définitive et de la paix victorieuse approche. Courage et confiance.

Sacré-Cœur de Jésus, protégez la Belgique.

N.-D. du Saint Rosaire, Marie-Médiatrice, priez pour nous. »

Les journaux censurés confirmèrent la nouvelle le lendemain.

Le même jour, lundi, des condamnés sortirent de la prison de Vilvorde

Cette prison était le vieux château appelé alors la « correction ».

Les Allemands y avaient enfermé 1800 Belges, jugés par les tribunaux militaires.

Le lundi, trois cents d'entre eux furent relâchés.

De la prison de St-Gilles, deux cents autres purent rentrer chez eux.

Ceci occasionna une grande joie dans beaucoup de familles.

Était-ce une réponse à une lettre envoyée le 12 octobre, par des sénateurs et des députés, au chancelier, Max von Baden?

Cette lettre débuta ainsi :

« Altesse,

» Depuis bientôt deux ans, les sénateurs et députés belges, n'ont cessé d'élever des protestations indignées contre l'un des procédés les plus odieux qu'ait appliqués l'autorité militaire allemande en pays occupé, à savoir : « l'enrôlement forcé, pour les travaux de guerre, des citoyens non-combattants ».

Les sénateurs et les députés donnèrent alors un aperçu de leurs lettres de protestation antérieures. Après les tentatives vaines auprès des autorités une requête fut adressée à l'empereur lui-même.

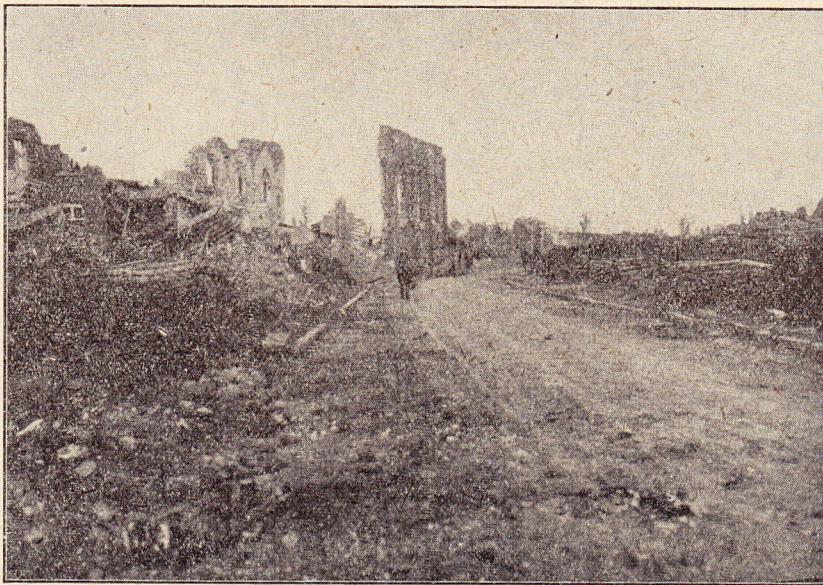
La lettre continue :

« Sa Majesté fit cesser les déportations et donna des « instructions pour que les personnes amenées à tort en Allemagne, comme chômeurs pussent immédiatement rentrer en Belgique. »

La vérité est que la province de Liège, la seule où les déportations n'avaient pas commencé encore, fut épargnée ; mais parmi les personnes emmenées en Allemagne, celles-là seules furent rapatriées tout de suite qui avaient eu le courage surhumain, en dépit des privations, des menaces et parfois des tortures, de ne pas souscrire d'engagement au travail. Les autres ne revinrent au pays qu'au terme du contrat qu'elles avaient été forcées de signer, la mort dans l'âme.

Or, on apprit bientôt que la mansuétude, parcimonieusement mesurée de S. M. Impériale, ne s'appliquait qu'au territoire du Gouvernement Général et non aux régions soumises au régime des Etapes militaires. Et c'est ainsi qu'en Flandre, dans le Hainaut et le Luxembourg, se continuèrent sans interruption les réquisitions de Belges qui s'obstinaient à ne pas vouloir trahir leur pays en travaillant pour l'occupant.

Puis commencèrent à affluer chez nous les innombrables évacués des villes et des villages de France et de Flandre, menacés et ravagés par les



Les ruines de Pervyse.

opérations militaires. Comme il n'y avait parmi eux que des femmes, des enfants et des vieillards, ils racontèrent, unanimes, que les hommes valides, voire de jeunes femmes, étaient retenus de force derrière le front allemand pour y travailler pour l'ennemi.

C'est dans ces conditions que se continuèrent, durant l'été et l'automne 1917, les déportations des civils belges des Etapes, au péril de leur vie.

Nous dûmes assister, mornes et impuissants, à l'exécution de ces mesures barbares, jusqu'à ce qu'au début de cette année, des faits nouveaux plus cruels encore, nous imposèrent le devoir d'en appeler directement au Chef responsable de la politique allemande. Le 18 mars 1918, nous signalâmes à Son Excellence le Comte von Hertling que, dans le Borinage, l'autorité militaire enrôlait de force non seulement les adultes, mais encore la jeunesse des écoles moyennes, des collèges et des athénées, et jusqu'à des élèves fréquentant encore les écoles primaires ! A 15 kilomètres derrière le front, dans la région de Douai, ces enfants ont été obligés de vivre dans les camps, dénués de tout, astreints, après le plus pénible des voyages, pendant la plus mauvaise saison de l'année, à un travail de porte-faix.

D'autres horreurs étant venues s'ajouter aux précédentes. Nous primes notre recours auprès de MM. les ministres des Puissances neutres, restés à Bruxelles, à qui nous dénonçâmes une série de faits précis.

Dans l'arrondissement de Mons, plus de 7.000 hommes étaient enlevés ; dans le Tournaisis, d'un seul coup, on en prit 2.000 ; dans la région de Péruwelz, sur 30.000 habitants, on en déporta 2.000 ; à Gand, plus de 45.000 ! On cernait les villages, on tirait sur les fuyards, on jetait en prison les familles des récalcitrants, leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs ! »

Les signataires s'étendirent alors sur le sort des déportés, que nous avons fait connaître à nos lecteurs par nos communications précédentes.

« Le 17 septembre dernier, la «Kommandantur» d'Alost affichait sur les murs de la ville qu'elle accordait un dernier délai aux travailleurs récalcitrants — jusqu'au 30 septembre — pour s'enrôler, sous peine de voir prendre contre la population tout entière, «à nouveau les plus dures mesures» ! Et au fur et à mesure que les besoins de l'armée le

requièrent, les zones d'étapes militaires s'étendent, hier dans le Hainaut, aujourd'hui jusqu'aux portes de Bruxelles, ce qui a pour effet de laisser le champ libre aux autorités militaires, et de leur permettre, au mépris de la parole donnée en 1917, par S. M. Impériale, d'opérer de nouvelles coupes sombres parmi la population mâle de 15 à 60 ans.

Altesse,

Au moment où une Allemagne nouvelle semble se lever enfin pour réagir contre la population de conquêtes et d'oppression, faisant place, dit-on, au règne du droit et de la liberté, nous croyons devoir renouveler auprès de celui qui vient d'assumer dans l'Empire les plus lourdes responsabilités, nos protestations et nos appels.

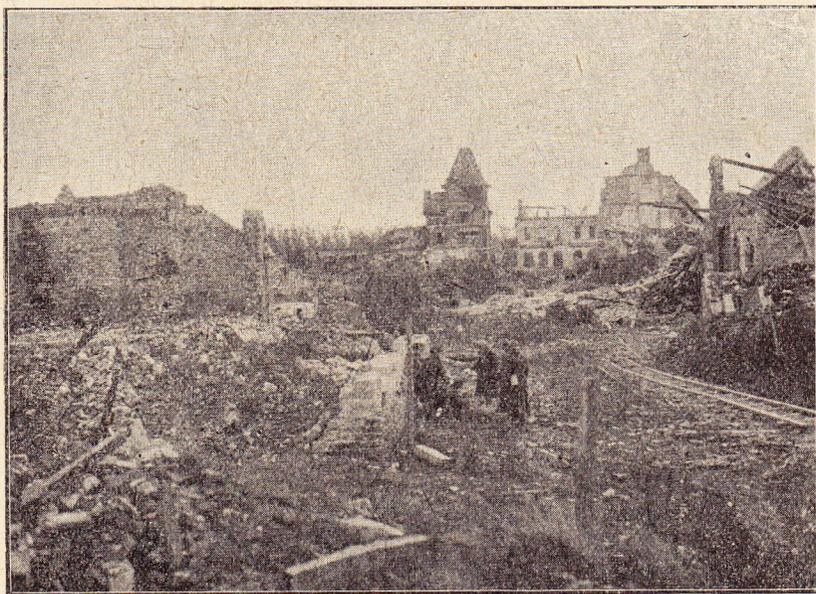
Nous savons avec quelle générosité votre Altesse s'est consacrée au soulagement des prisonniers de guerre. Nous nous rappelons les paroles qu'elle prononçait naguère devant le Parlement de Bade : « La force seule ne peut pas nous assurer dans le monde la position qui, d'après notre conviction, nous revient. L'épée ne peut pas briser les résistances morales qui se sont élevées contre nous. Pour que le monde se réconcilie avec la grandeur de notre force, il faut qu'il sente que derrière cette force vit et agit une conscience universelle. »

Nous venons de lire d'autre part les déclarations que le nouveau Chancelier faisait le 5 octobre devant le Reichstag affirmant la volonté de l'Allemagne de prendre place dans le concert mondial des démocraties modernes, de conclure une paix uniquement basée sur le respect du droit, et, dans ce sens, de rétablir la Belgique en toute indépendance et intégrité, et en l'indemnisant des dommages subis.

En attendant l'avènement de cette ère de justice, ne serait-ce pas commencer dès à présent l'œuvre de pacification et de restauration promise à notre malheureux pays que de rompre avec la vaine et détestable entreprise de son morcellement entre Flamands et Wallons ;

de restituer à nos pouvoirs publics l'autonomie et l'autorité nécessaire pour protéger nos populations anémiées contre l'enlèvement et le renchérissement des produits de notre sol ;

dé mettre fin aux réquisitions systématiques de ce qui reste encore de nos machines, de nos matières premières, de nos ustensiles domestiques et de nos forêts ;



Les ruines de Nieuport.

de rendre à leurs familles les milliers de citoyens — les meilleurs parmi nous — qui expient en captivité leur courage civique ?

Quoi qu'il en soit de ces satisfactions primordiales, ce qui est plus impérieusement encore réclamé au nom du droit public et de l'humanité c'est :

1. que tous les civils actuellement déportés derrière le front rentrent immédiatement dans leurs foyers ;

2. Que tout enrôlement forcé, ou par menace, de civils non combattants, pour quelque travail que ce soit, cesse sur le champ ;

3. que tous les habitants indistinctement des villes et villages menacés soient autorisés, en temps utile, à évacuer les zones dangereuses avec leurs hardes et bagages.

Altesse,

Vous avez voulu baser le premier Gouvernement parlementaire de l'Empire sur les trois grands partis qui se flattent d'organiser l'Etat d'après les principes démocratiques des sociétés modernes.

Ceux qui se réclament des Droits de l'homme, en tête desquels se trouvent inscrits le respect absolu de la personnalité et de la liberté individuelle, toléreront-ils une heure de plus que leurs semblables soient contraints à trahir leurs devoirs les plus sacrés envers leur Patrie ?

Ceux qui professent l'admirable doctrine de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », feront-ils à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit à eux-mêmes ? Le peuple libre et fier, au nom duquel nous avons l'honneur de nous adresser à Votre Altesse, a subi des dégradations et des souffrances aussi injustes que cruelles. La grande majorité du peuple allemand le reconnaît aujourd'hui. Les chefs de parti que vous avez appelés à diriger sous vous les nouvelles destinées de l'Empire, confessent que ces maux étaient immérités, que la Belgique n'a jamais violé ses obligations de nation neutre, qu'elle est dans cette guerre victime de sa fidélité à ses devoirs internationaux.

De qui donc, mieux que de Votre Altesse et des Membres de son Gouvernement ne sera-t-il permis d'attendre le terme des iniquités qui remplissent de douleur, de haine et de colère le cœur des Belges, et, avec la cessation de ces intolérables rigueurs, le commencement des réparations qui leur sont dues ?

Dans cet espoir, les sénateurs et députés belges soussignés prient Votre Altesse d'agréer l'hommage de leur haute considération. »

Il régna depuis lors un peu plus de clémence. Le soleil luisait soudainement dans les cellules des prisonniers. Les portes s'ouvrirent. Les détenus se trouvaient subitement en liberté.

Les indices se multiplient qui portent à croire que l'atmosphère dans laquelle nous vivons a changé. Ainsi je vois passer rue Royale deux soldats allemands qui ont piqué sur leurs tuniques des cocardes en papier aux couleurs tricolores belges ! J'en demeure ahuri, ils le remarquent et me crient en riant :

« Ja, ja, Lebe Belgiëën. »

On me cite une personne qui avait une amende de 300 marks à acquitter et dont on a, à la « Kommandantur » refusé l'argent quand elle s'est présentée pour payer.

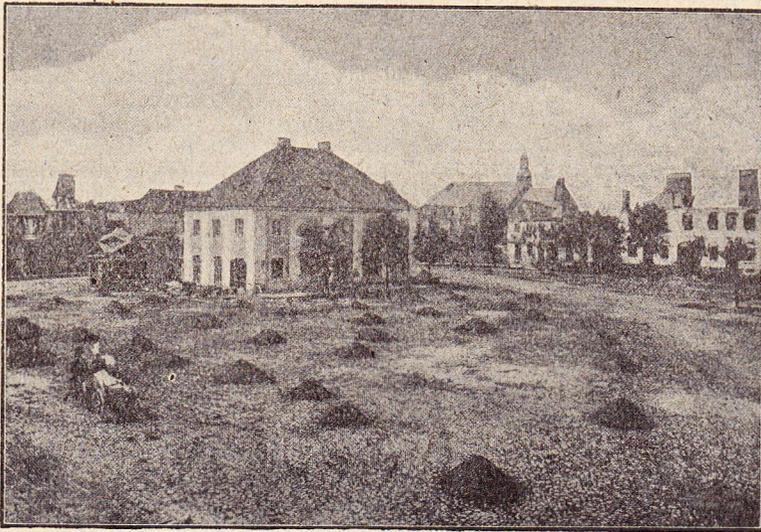
« C'est inutile, la guerre est finie, allez-vous en ! » m'a-t-on dit. Des Allemands refusant l'argent, c'est bien invraisemblable ; cependant ceci est authentique. La police allemande a remis en liberté, sans que l'instruction soit terminée, plusieurs personnes arrêtées depuis une quinzaine de jours pour colportage de prohibés, notamment une vaillante jeune fille d'Ixelles, Mlle Rosa Rietemans. D'après certains propos tenus par les « magistrats » instructeurs aux détenus avant de les libérer, on peut croire que la chasse aux prohibés est close. La « Polizei » a ordre de ne plus s'en occuper.

Cet après-midi 13 octobre dans un cinéma de la Porte de Namur on a joué la Brabançonne, à laquelle le chœur improvisé de l'assistance a tout de suite fait écho, puis un cortège, précédé d'un drapeau tricolore, s'est esquivé dans la salle.

Dans les campagnes aussi, changement à vue. On entend le soir, dans des salles de danses où se trémoussent des paysans et paysannes, l'orchestron lancer par les fenêtres ouvertes les accents de la « Marseillaise ». Et j'apprends qu'à Bierbeek le bourgmestre a arboré le drapeau, à la barbe de la patrouille allemande qui ne savait pas ce qu'elle devait faire.

Cependant d'interminables théories de réfugiés du nord de la France continuent de se dérouler sur les routes qui convergent vers ici.

A la banque « Crédit Lyonnais » on vit d'énormes caisses cachetées. Elles contenaient les effets



Un coin de Dixmude, avant la guerre.

de sept banques lilloises. Il y avait pour un milliard de valeurs dans la rue. Quelques jours auparavant les séquestres des banques de Lille avaient remis le tout, aux administrateurs et directeurs. La bataille approchant de la ville on jugea prudent d'expédier le tout à Bruxelles. Des charges précieuses semblables arrivèrent d'autres endroits de la France encore

Le public vit de bon œil tous ces indices de la délivrance prochaine ; les commentaires allèrent leur train.

Le changement de pouvoir aurait lieu bientôt, mais une grave question se posait : comment maintenir l'ordre pendant la période de transition ? Le manque de gouvernement pouvait avoir les plus terribles conséquences.

Monsieur Levie avait été pendant l'occupation le représentant officieux du gouvernement du Hâvre.

A l'un des rédacteurs du livre « Cinquante mois d'occupation allemande » (1) il déclara :

« Dès le 7 octobre j'ai réuni quelques personnalités dont le concours est indispensable pour assurer le maintien de l'ordre après le départ des Allemands. Les procureurs généraux Terlinden et Jottrand, M. Holvoet, procureur du roi, M. de Rode, secrétaire général du département de la justice, le gouverneur du Brabant M. Béco, ainsi que les échevins Steens et Max Hallet ont répondu à mon invitation, et nous avons décidé de commun accord les mesures à prendre dès que cessera à Bruxelles le régime d'occupation. La ville de Bruxelles et les faubourgs reconstitueront leurs gardes bourgeoises et nous donnerons à tous les juges des pouvoirs des juges d'instruction. Dans chaque quartier nous nommerons un juge, un substitut et un avocat chargé de remplir l'office de greffier. La justice pourra ainsi fonctionner immédiatement.

J'ai convoqué chez moi les secrétaires-généraux de divers départements ministériels pour préparer avec eux la reprise des services de l'Etat. Il a été entendu que l'accès des locaux ministériels sera interdit aux activistes et à tous ceux qui se sont mis au service de l'ennemi, jusqu'au jour où le gouvernement sera en mesure de statuer sur leur sort.

Enfin, samedi dernier, j'ai eu une entrevue avec les gouverneurs de province ou leurs remplaçants.

(1) Louis Gilles, Alphonse Ooms, Paul Delandsheere.

Je les ai ensuite reçus à ma table. Le cardinal Mercier et le marquis de Villalobar que j'avais priés de se joindre à nous, m'ont fait l'honneur d'accepter mon invitation. J'avais, comme beaucoup de mes compatriotes, gardé deux dernières bouteilles de champagne pour les boire le jour où notre pays serait délivré. Je les ai sacrifiées. Au dessert j'ai levé mon verre en l'honneur de la Belgique. Mais je n'ai pu dire un mot, l'émotion m'étranglait, mes yeux s'humectaient et autour de moi, aussi mes convives pleuraient. Mgr. Mercier m'a dit en nous quittant qu'il venait de vivre dans le silence de ces larmes, l'une des minutes les plus émouvantes de sa vie.

Mardi, j'ai provoqué d'accord avec le Hâvre une réunion plénière des gouverneurs de province et de la commission gouvernementale. Cette commission se compose de dix membres recrutés par le parlement.

MM. le baron de Favereau, président du Sénat, Ryckmans, sénateur d'Anvers, Tibbaut, représentant et moi-même pour les catholiques. MM. Paul Emile Janson, Franck, Eugène Hanssens et Masson pour les libéraux ; M.M. Wauters et Anseele pour les socialistes.

Mercredi prochain, nous aurons une nouvelle réunion, à laquelle assisteront également le président et le procureur général à la cour de cassation, en vue de réaliser l'unité d'action entre le pouvoir exécutif représenté par les gouverneurs, le pouvoir judiciaire, le pouvoir législatif et le Comité National. Nous arrêterons au cours de cette séance les mesures d'ordre pour la période de transition, et préparerons le remplacement des « Centrales » allemandes par « Centrales » belges.

Les pouvoirs réguliers rentreront ainsi en scène dès la fin de l'occupation. »

Le Comité National tint aussi une réunion importante le 17 octobre.

Le président, Monsieur Francqui, y prononça un discours politique. Il parla des grands événements qui venaient de se produire, invita ses compatriotes au calme. Il fallait surtout prévenir des manifestations populaires. Ce n'était pas le peuple, mais l'autorité qui devait punir ceux qui l'avaient mérité.

Monsieur Francqui proposa au Comité National, arrivé au terme de son activité de se mettre à la disposition du gouvernement. Il fit un vibrant appel à l'union. Les anciennes querelles devaient désormais appartenir au passé.



Tranchée de liaison (Photo Dubois).

Il rendit hommage au Roi et au Comité Hispano-Néerlandais, à Messieurs de Villalobar et Van Volenhoven, représentants de l'Espagne et de Hollande, aux Etats-Unis et au grand ravitailleur M. Hoover, qui fut honoré par le gouvernement du titre : « L'Ami de la Belgique. »

A cette réunion assistaient aussi des représentants français, qui avaient pour mission d'aider les milliers de réfugiés français. Il glorifia en eux la France et son armée.

Puis il annonça le retour prochain de MM. les échevins Lemonnier et Jacquain, celui de M. Max était retardé ; les Allemands craignaient les manifestations trop enthousiastes de la population.

Enfin, le président annonça que la ration de pain serait portée à 430 grammes par personne et par jour, ce qui faisait prévoir la fin prochaine des privations.

Un délégué de Valenciennes remercia. Disons encore un mot des réfugiés.

L'exode en masse des évacués de Flandre et du Nord de la France prend d'effroyantes proportions. Ils nous arrivent maintenant par toutes les routes, en caravanes interminables, et dont le défilé ne cesse ni de jour ni de nuit. Il y a quelque chose d'affolant pour le spectateur, dans ce passage contenu de groupes d'hommes, de femmes, d'enfants attelés à des charrettes portant dans des essuie-mains noués autour du bras ce qu'ils ont pu emporter de plus précieux, ou juchés, toutes classes sociales confondues, sur des camions, au milieu de meubles, de couvertures, de bibelots enlevés à la dernière minute du foyer, que les Allemands allaient piller ou incendier. Des retardataires de Valenciennes sont arrivés dans un... corbillard auquel eux-mêmes s'attelaient depuis le départ en se relayant !

On fait ici l'impossible pour leur venir en aide. Les nourrir, cela va encore grâce aux prodiges qu'accomplit le Comité National. Mais les loger ! L'ennemi ayant réquisitionné toute la laine de nos matelas, on s'est borné dans la plupart des familles, de rembourser au moyen de paille ou de papier le nombre de matelas strictement nécessaire ; il n'en reste plus pour offrir l'hospitalité. Enfin, on s'arrange comme on peut. Des jeunes filles décident d'aller loger chez des amies afin de pouvoir céder leurs chambres aux nouveaux venus ; dans beaucoup de maisons, on improvise des couchettes à terre au moyen de tapis. Des œuvres s'instituent pour venir tout de suite en aide à ces infortunés tel : « L'accueil fraternel aux évacués », que fondent MM. Brassinne, Pierard et Motay et qui aménagent en homes familiaux, en salles de réunion et de lecture les locaux disponibles des grands magasins, ceux de la « Samaritaine » par exemple,

Et tout de suite aussi les évacués d'une même ville se retrouvent, se reconstituent en groupes dont chacun a ses heures régulières de réunion. Les Roubaisiens savent qu'à tels moments de la journée, ils se rencontreront dans tel café du centre ; les Courtraisiens se revoient dans un café voisin ; les gens de Valenciennes, de Douai, de Cambrai, de St-Quentin se réunissent ailleurs. Ils viennent nombreux aux rendez-vous ; car c'est là seulement que, par l'un ou par l'autre évacué fraîchement arrivé à Bruxelles, on obtient quelques ultimes détails sur la ville, le village qu'on a dû fuir, sur la maison qu'on a dû abandonner.

Il s'est aussi organisé des avis affichés dans les églises. Elles annoncent une « Union des évacués du Nord » dont les affiliés se réunissent tous les soirs à l'ancienne « Maison des ouvriers », rue Loequenghien et un bureau de renseignements pour les évacués qui siège tous les jours, au local des œuvres sociales catholiques, rue du Boulet.

L'organisation du secours aux évacués repose principalement sur MM. Charles Janssen, Lucien Beckers, Ferdinand Labarre et Pierre Graux, qui parcourent incessamment la province en automobile pour faire face, sur l'heure, aux besoins des innombrables malheureux chassés comme bétail par toutes les routes et qui, venant du Hainaut et de la Flandre, traversent le Brabant et vont vers le Limbourg et la Hollande. Combien sont-ils ces infortunés ? Un million au dire de la « Gazette de Francfort ».

Ce que l'on sait, c'est que les Bourgmestres de l'agglomération Bruxelloise doivent se tenir prêts à en recevoir 130.000.

Au début de l'invasion, le Comité de Réfugiés, présidé par la comtesse Jean de Mérode eut également à soulager d'indicibles misères mais la tâche d'aujourd'hui est le quadruple de ce qu'il fallut faire alors. Le service de ce comité fonctionne à présent de manière à immatriculer et répartir 10.000 réfugiés par jour. Des médecins sont sur les lieux, examinent les suspects, indiquent les précautions à prendre.

Beaucoup de ces infortunés meurent en gravissant le calvaire. Des milliers ont succombé dans les fermes, le long des chemins avant d'atteindre Bruxelles. J'ai eu l'occasion de causer avec le curé de Crespin (gare de Blanc-Misseron), M. l'abbé Lande. Il est resté quelques jours à Soignies avant de se réfugier à Bruxelles. Pendant ces quelques jours, il a vu mourir quinze de ses paroissiens. Quand je l'ai rencontré, il revenait de Waterloo où il avait célébré la messe d'enterrement d'un autre de ses paroissiens. A Nivelles, me raconte encore M. Lande, qui s'est également rendu là, la situation est épouvantable, les Allemands ont fait de cette petite ville un grand lieu de concentration des réfugiés ; la grippe et le typhus font parmi ces pauvres gens, des ravages terrifiants ; on a compté jusqu'à cinquante décès par jour. Plusieurs médecins de Bruxelles sont venus se mettre généreusement à la disposition du Comité de secours.

Depuis plusieurs jours, les abords de l'université de Bruxelles fendent le cœur du plus endurci. Ce matin se trouvent arrêtées là une trentaine de carrioles de paysans au fond desquelles sont assises dans la paille et enroulées dans des couvertures des dames de Douai.

Il est aisé de reconnaître à leur physionomie et à leur conversation qu'elles appartiennent au meilleur monde. Elles ont cheminé ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; elles échouent finalement ici, transies de froid. A cette file de carrioles vient s'ajouter une charrette arrivant des Flandres et portant tout un ménage de réfugiés, les petits enfants mêlés aux casseroles, draps de lit, couvertures, machine à coudre, sacs et paniers. Au sommet de tout est planté dans les hardes un drapeau tricolore.



Les Boches à Hasselt.

Le spectacle est plus impressionnant encore sur les routes de la banlieue bruxelloise. Le Comité de secours a fait établir des cantines en plein vent, désignées de loin au regard des affamés par des écriteaux portant ces mots : « Ici soupe chaude et pain pour les évacués. »

Sur les routes défilent sans arrêt, allant vers Louvain et au delà, des troupes allemandes en retraite, et des jeunes Belges de 18 à 35 ans venant des régions de Mons, Nivelles, Hal, Tournai que l'ennemi pousse devant lui pour les empêcher d'aller grossir les armées alliées, et des évacués qui vont, qui vont toujours sans savoir où on leur permettra d'arrêter.

Un charroi inimaginable accompagne ce flot d'êtres humains : des caissons d'artillerie, des charrettes paysannes, des camions de Valenciennes, de Tourcoing, de Courtrai, des brouettes poussées par des gens qui avancent, l'œil hagard, le dos voûté ; et au milieu de tout cela, des bœufs, des moutons, des paniers remplis de poules, des ânes, des chevaux de rechange, des chiens.

Les soldats sont mornes et silencieux. Où est le temps qu'ils pénétraient en Belgique ivres d'orgueil et de vin et chantant à pleins poumons « Gloria Victoria » ? Aujourd'hui à côté des réfugiés en larmes ce ne sont pas les Allemands qui chantent, ce sont les jeunes Belges qu'ils traînent avec eux. Ceux-là sentent que l'heure de la revanche a sonné et sans se préoccuper des soldats, qui, du reste les laissent faire, emplissent l'air des accents de la Brabançonne et de la Marseillaise. Certains groupes d'hommes enlevés par les Allemands marchent ayant à leur tête des musiciens qui jouent des airs patriotiques.

Beaucoup de réfugiés passèrent en Hollande. Ils y reçurent une hospitalité généreuse. La charge qui en résultait était cependant très lourde pour nos voisins du nord. La situation y était critique. Au printemps on avait dû réduire considérablement la ration de pain en réalité 200 grammes par personne, quand de l'Amérique fut lancée l'information de

ne compter que sur un peu d'importation ; la navigation même pour les vaisseaux du « Relief » était peu sûre.

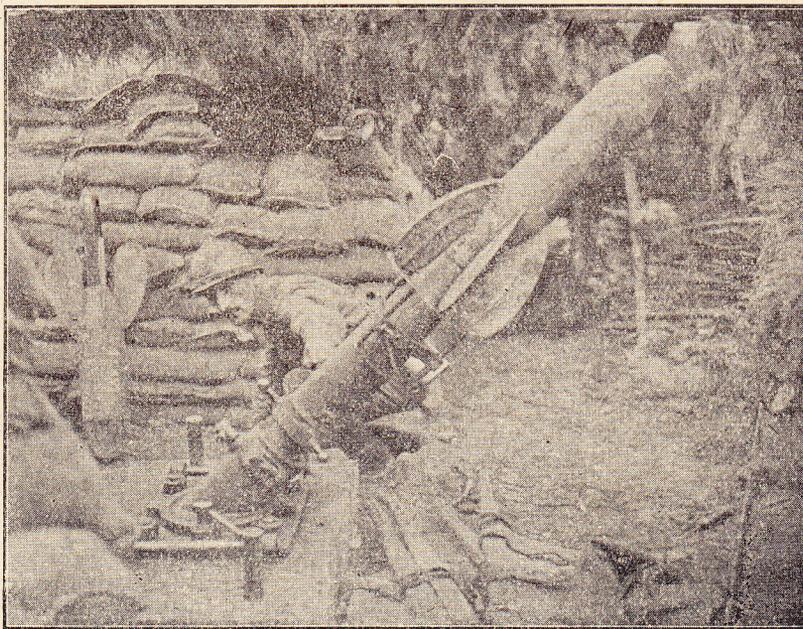
Un triste événement le montra bientôt d'une façon évidente. Le navire « ministre de Smet de Nayer » partait pour chercher une cargaison de vivres en Amérique.

Il quitta Rotterdam mais le lendemain il heurta une mine.

Le vaisseau parut indemne ; par mesure de prudence le capitaine décida cependant de retourner au port afin de procéder à un examen minutieux. Vingt minutes après une nouvelle explosion se produisit. L'avant du bateau sombre en un rien de temps. Les bargues furent descendues. Celle du bâbord put s'éloigner rapidement ; une deuxième ne fut pas prête à temps, elle fut entraînée. Les occupants disparurent, puis remontèrent à la surface des flots. Avec beaucoup de peines on put en recueillir huit qui s'étaient accrochés aux épaves. Sous la conduite du capitaine Standaert, qui donna l'exemple du calme et du sangfroid, l'impossible fut tenté pour sauver tout le monde. Hélas dans ce drame lugubre 12 hommes perdirent la vie : 2 Néerlandais, 2 Grecs et 8 Belges.

Le temps était brumeux, la mer était haute et déchainée, le cœur attristé et rempli de douleur les sauveteurs durent s'éloigner de cette immense tombe qui avait englouti douze camarades. Quelques heures auparavant ils étaient forts et bien portants comme eux. Il leur semblait encore entendre les gémissements et les cris des victimes... ce n'était qu'imagination, les flots mugissants s'étaient fermés sur elles.

Pendant vingt heures les survivants voguaient pressés dans leur barque surchargée. La lumière d'un voilier brillait au loin, ils s'y dirigèrent ; mais craignant la rencontre d'un sous-marin ce vaisseau changea de direction. Ils parvinrent cependant à rejoindre un bateau de pêche qui put leur porter secours. Ce fut seulement sur le remorqueur



Mortier van Deuren.

« Witte Zee » que les malheureux accueillis cordialement reçurent des soins efficaces.

Le capitaine Standaert insiste pour retourner au lieu du sinistre; suite fut donnée à sa demande. Du dimanche, midi et demie, jusqu'au lendemain midi le « Witte Zee » resta dans les parages. Hélas, il n'y eut plus rien à faire !

Le « Witte Zee » débarqua les naufragés. Ce fut un des multiples drames qui se déroulaient en mer; les vaisseaux neutres furent retenus captifs par des belligérants. La Hollande dut user parcimonieusement de ses réserves alimentaires. Cependant le nombre d'étrangers augmenta toujours, il s'accrut considérablement encore des prisonniers de guerre échangés entre l'Angleterre et l'Allemagne. Dans un mouvement généreux de philanthropie, la Hollande offrit de les héberger et d'adoucir leur sort.

Dans cette situation pénible ce pays reçut encore des milliers d'évacués français, des gens pour la plupart sans moyens d'existence, exténués, ruinés, portant sur la mine l'expression de plusieurs années de privation.

Le peuple néerlandais oublia ses propres soucis et, comme en 1914, il ne laissa parler que son cœur.

Des mesures urgentes furent prises pour loger et ravitailler les malheureux. A la frontière s'étaient formés des comités de réception pour diriger les réfugiés vers l'intérieur du pays. Tout était bien réglé; les Français se montrèrent touchés et reconnaissants pour ces soins.

Cette hospitalité déchargea aussi quelque peu notre pays. La Belgique et la Hollande soulagèrent ensemble le sort des Français du nord; ainsi se révélèrent de profonds sentiments de charité et de solidarité.

Plusieurs événements politiques se produisirent à Bruxelles.

Le conseil de Flandre déménagea le 23 octobre. Le lendemain, les sénateurs et les députés tinrent une séance secrète dans la salle du « Comité National ». Ils étaient environ cinquante. Le président de la chambre, monsieur Schollaert était mort, ce fut monsieur le baron de Favereau, qui présida la réunion.

« La Belgique, — déclara M. de Favereau dans son discours d'ouverture — a toujours accompli ses devoirs de neutralité, elle lutta uniquement pour la défense de sa liberté et non pour conquérir des

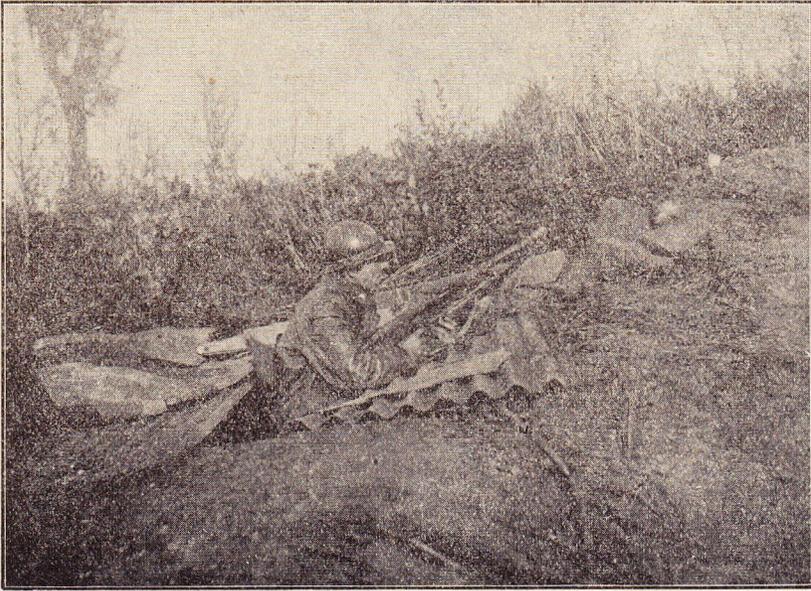
territoires. La Belgique n'étendra jamais ses frontières au détriment de ses voisins. Si toutefois les alliés nous proposaient de réunir le Grand-Duché du Luxembourg à notre territoire, nous accepterions cette proposition en signe de réparation d'une erreur, d'une injustice, commise par la Conférence de Londres. Aucun de nos voisins se trouveraient lésés par là dans ses intérêts. » Avec une émotion profonde, monsieur de Favereau évoque le souvenir des parlementaires disparus : Messieurs Verhaegen, Delalieux et Hoyais, qui succombèrent aux tortures morales, aux traitements meurtriers dans les prisons allemandes; messieurs Colleaux et Golenvaux, qui dans les territoires occupés avaient rendu de grands services aux armées alliées et pour ce fait furent condamnés à mort; monsieur Gravis tomba victime de la rage inhumaine des troupes envahissantes: il mourut en héros. « Je ne doute pas, concluait l'orateur, que l'assemblée nationale perpétuera aux yeux des générations futures la fierté et le patriotisme de nos collègues en leur érigeant un monument commémoratif. Depuis le 4 août 1914, 19 députés et 17 sénateurs sont morts.

Le peuple Belge, continua-t-il, a de nouveau montré, qu'il ne plie pas devant l'opresseur, et notre petit pays sort de la fournaise plus pur et plus grand que jamais. Les dégâts matériels causés par l'envahisseur s'effacent devant le mal moral. Un peuple resté quatre ans en contact avec l'ennemi se ressent de son influence, il sut d'ailleurs employer la violence et d'autres armes perfides. La bonne renommée de la Belgique doit être maintenue, pour cela la magistrature appliquera d'une main ferme les lois; les crimes, les transgressions, commises en coopération avec l'ennemi, l'accaparement des vivres, seront sévèrement punis. Grâce aux mesures prises, et avec le concours des bons patriotes, le mal sera bientôt réparé. »

Des applaudissements répétés saluèrent ces paroles.

M. Levie se lève ensuite et explique que les circonstances ont fait de lui, pendant quatre ans, l'intermédiaire occulte entre le gouvernement du Hâvre et le pays occupé.

Pour cette raison, il a cru devoir, il y a un mois, quand la Bulgarie sombra et que nos perspectives de victoire prochaine devenaient plus évidentes, avertir le gouvernement belge de son intention de



Tirailleurs belges au canal de Handzaeme.

constituer ici une commission gouvernementale permanente d'un caractère purement officieux et consultatif, destinée à préparer le régime transitoire devant s'écouler entre le départ de l'ennemi et la rentrée à Bruxelles des autorités gouvernementales régulières. Du Havre arriva immédiatement l'approbation.

Nous avons communiqué précédemment la composition de cette commission.

Messieurs Hanssens et Janson prirent provisoirement la place de leurs collègues MM. Franck et Masson qui avaient été déportés en Allemagne, et monsieur Hallet en ferait partie pour remplacer monsieur Anseele qui ne pouvait quitter Gand.

Cette commission s'est mise immédiatement à l'œuvre et a élaboré une série de mesures pour la période de transition. Elles sont nombreuses, surtout dans le domaine de l'alimentation, qui était du plus grand intérêt. Les tribunaux et les parquets entrèrent en scène tout de suite, dit M. Levie, pour punir sans délai les misérables qui ont trahi la patrie.

Monsieur Lekeu, sénateur socialiste du Hainaut, lui une adresse demandant :

« L'établissement du suffrage universel et le renouvellement des chambres. »

Des protestations s'élèvent; le moment de reprendre la vieille politique n'était pas encore arrivé.

Monsieur Woeste voulut considérer la guerre comme un temps de malheur qui ne put compter pour la durée du mandat des législateurs.

Le suffrage universel à son avis exigeait la révision de la constitution.

De toute part on estima que le moment n'était pas venu pour se livrer à de pareilles discussions, cependant il apparut déjà qu'il ne fallait pas trop compter sur la soi-disante union, qui se manifestait uniquement dans les discours.

D'ailleurs par suite de l'excitation des derniers jours un mécontentement général sommeillait dans le peuple, provoqué en partie par les fatigues de la guerre, par les nombreux abus, que les détenteurs du pouvoir n'avaient pas punis ou n'avaient réprimé que faiblement. Le Comité National surtout était vivement critiqué. La séance de la commission finit, par la proposition de porter au Roi, lors de son retour, une adresse d'admiration et de reconnaissance au nom de toute la nation; elle lui serait présentée par une délégation du sénat et de

la chambre des représentants.

L'échevin Lemonnier revint de l'Allemagne le 25 octobre, accompagné de monsieur Delleur, bourgmestre de Watermael-Boitsfort et de monsieur Franck, député d'Anvers.

Le marquis de Villalobar amena l'échevin de Bruxelles, dans son auto, à l'hôtel de ville, où les échevins et les conseillers communaux saluèrent le retour de leur collègue. Le conseil communal tint séance le 28 octobre. Monsieur Lemonnier y fut reçu solennellement et vivement congratulé. Il répondit en annonçant la rentrée prochaine de monsieur Max et de l'armée. Il exhorta à la patience, et rendit hommage au ff. de bourgmestre, M. Steens et à M. l'échevin Max Hallet. Celui-ci avait reçu il y a quelques jours l'avis que son fils unique était tombé au champ d'honneur.

Le 22 le bruit courut que les Belges étaient à Deynze, et que Gand put être délivré à chaque instant, on aurait dû cependant encore attendre quelque peu, mais on devança les événements.

Le canon tonnait encore en Flandre. Nous avons communiqué précédemment la protestation de Wilson contre le projet des Allemands de détruire nos mines. Le livre de Gilles, Ooms et Delandsheere nous renseigne sur ce point :

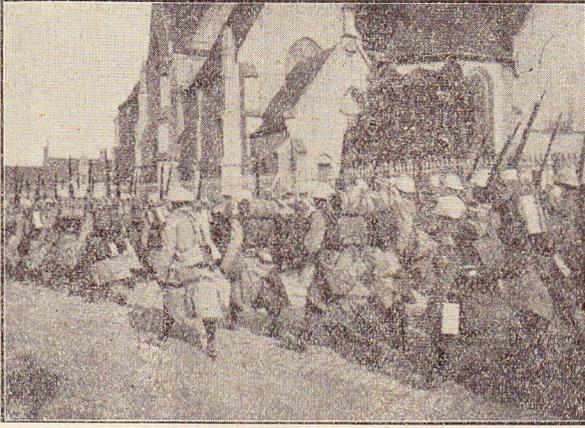
« Il semble que les Allemands veuillent clore leur règne ici par de nouvelles violences pires que les précédentes.

Ainsi, M. le baron Goffinet, président du conseil d'administration du charbonnage de Manage, a reçu ce matin une délégation d'ingénieurs de cette société, ainsi que des charbonnages de Bois-du-Luc, de Braye et de Bracquengnies, qui venaient l'avertir que les Allemands prenaient toutes leurs dispositions pour faire sauter les puits d'extraction et détruire le matériel industriel. Le baron Goffinet s'est immédiatement rendu chez le baron von der Lancken, pour protester contre une pareille mesure.

« Le charbon est un produit de guerre », a tout de suite répondu l'Allemand. « Le pain est aussi un produit de guerre », a dit alors le baron Goffinet. Le chancelier a déclaré que les armées ne détruiraient plus que ce qui serait jugé strictement nécessaire au point de vue militaire. « Or ce que vous voulez faire, c'est supprimer nos charbonnages. »

« Pardon, nous voulons empêcher qu'on y travaille avant quelques semaines. »

« En détruisant les centrales électriques, comme



Entrée des Français à Crombeke (Photo Dubois)

vous en avez manifestement l'intention, vous provoquerez l'inondation des mines... »

« Il n'est pas question de cela. »

L'entretien a eu un caractère plutôt vif.

« Il était temps que je m'en aille, dit le baron Goffinet, en racontant l'entretien, car j'allais finir par lui lancer des grossièretés. »

Les nouvelles inquiétantes que la délégation d'ingénieurs des charbonnages du centre ont apportées ce matin à Bruxelles se trouvent corroborées dans une lettre que me fait lire M. Jules Carlier, administrateur de la société Cockerill. Elle lui est envoyée du charbonnage de Bois-du-Luc. On y dit que les locaux de la surface sont occupés militairement, que les soldats du génie allemand font des préparatifs de minage des machines d'extraction, que les magasins ont été vidés ; cuirs, cuivres, laiton, zinc, huiles, graisses, avoines, tout a été enlevé ; les 200 chevaux qui sont en service à Bois-du-Luc ont été remontés à la surface. Les industriels de la région doivent tenir prêts leurs locomotives et leurs wagons. Les fours à coke sont arrêtés.

Si l'armistice n'intervient pas, c'est la ruine de nos charbonnages. Déjà le charbonnage de Bernissart est inondé. Des protestations ont été adressées au ministre d'Espagne et l'intervention de S. M. Alphonse XIII a été sollicitée.

Pour Bruxelles, la conséquence immédiate de ces attentats serait de nous priver de gaz et d'électricité. Il n'y a plus dans nos usines à gaz du charbon que pour trois jours !

Le public va en être informé par voie d'affiche : la fourniture du gaz sera suspendue entre 8 heures du matin et 5 heures du soir.

Nous savons maintenant comment Wilson lui-même intervint pour faire abandonner ce projet.

Les Allemands n'osèrent pas l'exécuter.

Les derniers jours du mois d'octobre furent remplis d'événements sensationnels.

Le 31 on vit à Bruxelles un autre indice défavorable aux Allemands. Des files interminables de chariots chargés de provisions et de butin de guerre traversaient la ville. Un train en gare à Schaerbeek, fut éventré par les soldats allemands chargés de le garder. Le contenu fut vendu à la foule accourue.

Celle-ci s'accrut rapidement. Excités par la convoitise beaucoup de gens ne demandaient pas mieux que de réaliser de « petites affaires ». C'était le début d'un commerce inqualifiable qui se pratiqua dans beaucoup de villes et même à la campagne. Des officiers arrivèrent et voulurent faire cesser cette vente. Ils ne parvinrent pas à se faire obéir.

L'un des wagons renfermait du cognac. Des soldats pris de boisson déchargèrent leurs armes pour répondre aux menaces des officiers.

Une vingtaine de morts et de blessés tombèrent des deux côtés.

Le lendemain d'autres soldats survinrent pour partager le butin ; les combats continuèrent. Les acheteurs rôdaient aussi autour des casernes. On y vendit des souliers pour 5 ou 10 marks, des motocyclettes pour 50 marks, des chevaux pour la même somme, parfois pour moins.

La décomposition de l'armée avait commencée. Bruxelles vivrait encore des jours agités.

On apprit la nouvelle qu'Audenaerde était délivré. L'on se demanda quelle nouvelle arriverait la première à la capitale, celle d'un armistice ou celle de l'entrée de l'armée triomphale.

Racontons à présent les faits qui se sont déroulés jusqu'à la délivrance d'Audenaerde et la dernière tourmente de la guerre dans le malheureux pays entre la Lys et l'Escaut.

Les drames dans le pays entre la Lys et l'Escaut.

Nous avons décrit amplement la délivrance de Courtrai.

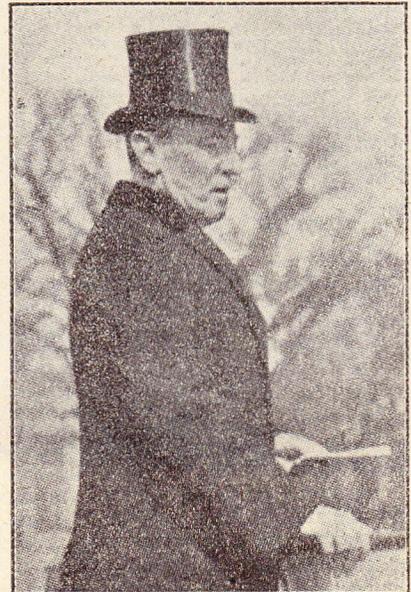
Les Anglais, les Français et une division américaine se dirigèrent vers l'Est. C'était le début de la marche sur Bruxelles.

Tournai était assiégé et nous avons vu comment les Belges encerclaient au nord la ville de Gand qui devait rester indemne de bombardement. La ville tomberait par un mouvement en avant effectué au sud.

Enfermé comme dans un sac, les Allemands devaient bien l'abandonner, ils avaient d'ailleurs pris des dispositions à cet effet. De la ville ils tiraient sur nos lignes, mais les Belges ne ripostèrent pas.

La lutte faisait rage vers le Sud, dans le pays de la Lys, autrefois si paisible. C'était la contrée des travailleurs de lin, celle des poètes, des peintres, des écrivains, habitant Machelen, Deynze, Olsene, Zulte, Beveren, Harelbeke.

L'artillerie lourde des alliés se trouvait sur la rive Ouest à Wacken ; elle bombardait l'autre rive, l'ennemi répondit avec acharnement.



Le président Wilson.



Le Roi Albert sur terrain reconquis.

La population restée chez elle avait pensé en être quitte par un «mauvais passage», elle se trouvait maintenant entre deux feux. Des drames émotionnants s'y déroulaient.

On ne savait pas grand'chose de la guerre, quoique étant proche du front où la bataille avait été furieuse pendant quatre ans. Des bombes étaient tombées dans le pays.

Longtemps encore on gardera le pénible souvenir d'un drame parmi tant d'autres. Il s'est déroulé dans la rue de Lille à Courtrai. C'était pendant une nuit agitée en été. Depuis quelque temps les habitants dormaient dans les caves, ceux qui n'en avaient pas d'assez solides à leur avis, se réfugiaient chez des connaissances.

Des avions jetaient continuellement des bombes sur la ville, entre les coups des canons de défense on entendit les formidables explosions.

A trois heures, la ville fut secouée, comme par un tremblement de terre.

Une torpille aérienne tomba sur la maison de monsieur Picarelle, dans la rue de Lille. Bien des personnes y avaient déjà passé anxieusement plusieurs heures. Elles entendaient les avions ; devant la maison se trouvait un tram de trente wagons de munitions, dirigé du dépôt de Deerlyk, vers le front. Observait-on le tram?... Quelle catastrophe pourrait se produire ici ! Heureusement le convoi partit. Quelques instants après Courtrai trembla sous la violence d'un choc. Une torpille aérienne était tombée sur l'habitation de M. Picarelle. La maison s'écroula, comme un jeu de cartes entraînant deux autres ; celle du coiffeur Debruine et celle de la veuve Verhougstraete. Dans la cave se trouvait aussi la famille de son beau-frère Vroman-Picarelle, comprenant les parents et quatre enfants. Ils étaient venus de la rue du Jardin pour y passer la nuit, parce qu'ils habitaient trop près de la voie du chemin de fer.

Les pompiers accoururent immédiatement, ainsi que des civils et des soldats ; d'un monceau de ruines s'élevaient des appels et des cris venant de la cave de madame Verhougstraete. Là aussi se trouvaient réunies dix à douze personnes. On fraya immédiatement un chemin à travers l'amas de chaux et de pierres. Ce travail dura une heure. On encouragea les malheureux prisonniers ; aucun bruit ne monta de la cave de M. Picarelle.

Après bien des efforts on atteignit la veuve et ses compagnons. Tous étaient terrifiés par la peur, gris de poussière, mais indemnes.

On écouta au mur contigu, pour se rendre compte

si aucun appel ne se fit chez M. Picarelle. Ainsi que les choses se passent en des moments d'énergie, les uns crurent que tout était silencieux, d'autres assurèrent entendre des voix et des soupirs. Chez Debruine on trouva le fils et les parents sains et saufs.

Entretiens on travaillait d'arrache pied au déblaiement des ruines mais ce travail n'avancait pas vite ; de nouvelles apparitions d'avions forçaient constamment les travailleurs à s'abriter ; ce fut seulement vers le soir que l'on atteignit la cave. Tous les occupants avaient péri, dix personnes y gisaient mutilées, quelques-unes au point que leurs restes sanglants durent être rassemblés dans un sac. Des scènes aussi terribles s'étaient produites ailleurs à Wevelghem ; village bien connu pour sa production de lin, où habitait un père, veuf avec six enfants.

Les temps étaient durs, la misère régnait ; cet homme ne pouvait songer à prendre de l'aide. Il fit lui-même le ménage.

Un jour, ayant habillé cinq enfants, il les envoya jouer afin qu'il put s'occuper du plus petit.

Tout à coup un bruit prolongé retentit, suivi d'une explosion terrible. Toute la maisonnette était illuminée un moment par un éclair. Un nuage épais de poussière passa devant la porte...

Une bombe était tombée ! L'homme s'élança dehors. Les cinq enfants morts étaient couchés éparpillés dans une mare de sang.

De multiples drames semblables se sont déroulés sur les bords de la Lys pendant l'occupation !

On entendit parler aussi du parc de munition à Rossegem. Des civils condamnés aux travaux forcés y périrent affreusement par suite d'explosions ! A présent la riante vallée deviendrait le théâtre des opérations. La rivière fut pendant quelques jours la ligne de séparation des armées alliées et allemandes, du moins en deça de Courtrai où les alliés étaient les maîtres.

Le but poursuivi par l'ennemi était de couvrir sa retraite. Il livra donc des combats d'arrière-garde et laissa surtout la parole à l'artillerie, qui provoqua bien des catastrophes. Nous voulons en communiquer l'une et l'autre chose. Au nord de Harelbeke, dans un hameau la plupart des habitants étaient restés sur place. Ils avaient vu tant de misères d'évacués, déjà en 1914 quand il en arriva de grandes caravanes des régions de Malines, qu'ils voulurent affronter beaucoup pour échapper au sort d'exilés.

Ils savaient en outre combien les pillards, les voleurs guettaient les maisons et les étables abandonnées.

L'avance des alliés était rapide.

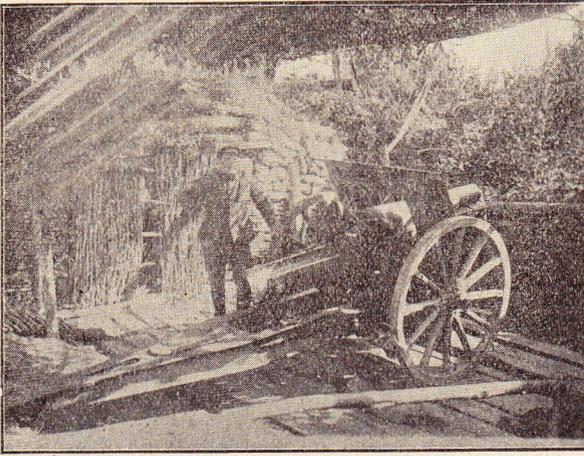
Quelques coups de canon et tout serait fini. Pour ces raisons, ils s'encouragèrent mutuellement, beaucoup demeurèrent. Malheureusement l'ennemi s'accrocha sur les hauteurs de Deerlyck et de St-Denis. Le canon gronda. Les Anglais et les Français répondirent. On dut chercher un abri. Dans une petite cave, près de Waalshoek, étaient réunies 23 personnes, hommes, femmes et enfants, effrayés ils écoutèrent le terrible bruit.

Les femmes prièrent à haute voix entrecoupant les paroles saintes de cris craintifs.

Les grenades éclataient dans les alentours.

Tout à coup un craquement terrible retentit. La maison s'écroula au-dessus d'eux. Un nuage de poussière et de cendres pénétra jusque dans la cave. En vociférant on s'élança les uns sur les autres vers la sortie. Les malheureux s'enfuirent, vers une ferme voisine, pénétrèrent dans une cave où d'autres étaient déjà réfugiés. Ils étaient à présent quarante deux.

Pressés les uns contre les autres ils écoutaient le hurlement de la mort. Au dehors la terre tremblait,



Obusier de 120 (Photo Dubois)

les murs étaient secoués, on avait l'impression terrible qu'à chaque instant les voûtes purent s'écrouler.

Tout à coup quelque chose de violent se produisit. Un coup formidable accompagné du bruit de pierres tombantes, de cliquetis de verre, de craquement du bois.

— La maison s'effondre, cria-t-on.

Les occupants s'élançèrent de nouveau au dehors, coururent à travers les champs. Des arbres furent déracinés, la terre soulevée, les grenades hurlaient dans l'espace.

Fuir ! Fuir !... D'aucuns furent saisis par la mort : un cri... une chute, ils étaient couchés comme de taches noires sur le sol. Les blessés gémissaient ; qui put leur porter secours ?

Le fermier et quelques autres étaient restés sur les lieux, ils rejetaient les blocs de pierre de la cave pour s'y refaire une place. Encore un hurlement, un craquement ; un deuxième obus éclata dans les environs. Le cultivateur tomba, en gémissant. Un éclat l'avait blessé mortellement.

Quelques moments après c'était un cadavre. Au fond de la cave des enfants pleuraient ; dans un coin une femme souffrait les douleurs de l'enfantement... L'enfant naquit... privé de tout secours. Quelle situation ! Devait-on laisser mourir cette femme ? Mais qui put s'aventurer dans cet enfer ! L'orage devait d'abord passer, hélas il augmentait d'intensité. Ailleurs aussi des fermes furent éventrées ; des arbres furent déracinés.

Une accalmie vint. Les hommes, sortis de leurs abris, regardaient effarés autour d'eux. Que de ruines en quelques heures !

On put porter secours à cette malheureuse mère, panser les blessés, éloigner les cadavres. Il y en avait sept dans l'entourage immédiat du refuge.

D'autres profitèrent de cette tranquillité pour fuir, mais où se trouvait-on en sécurité ?

— Nous nous jetâmes par terre chaque fois que nous entendimes le hurlement d'une grenade, nous racontait un fuyard. Et par instinct nous nous cachions le visage dans la verdure des navets.

D'Audenaerde on se dirigea vers Waeregem, ville qui s'effrita sous les boulets ; de Waeregem on s'enfuit vers Audenaerde où tant d'habitants devinrent les victimes des gaz asphyxiants. La région de la Lys en deça de Courtrai était envahie par des fugitifs, venus de la ville lors de l'avance des alliés, effrayés par l'horreur des batailles.

Ils pensaient être ici en lieu sûr.

On vécut longtemps dans l'incertitude, toujours en danger de mort.

Certaines localités furent éprouvées cruellement,

d'autres le furent moins. Harelbeke échappa au désastre.

Nous écrivions à ce sujet :

La première commune que j'atteins est Harelbeke. Elle a assez bien échappé à l'orage. Beaucoup de maisons sont atteintes ; les vitraux de l'église sont fermés avec des planches, mais nous verrons d'autres ruines. Au cimetière dorment des soldats anglais et allemands. J'y vois une croix singulière. C'est une hélice d'avion, indiquant la tombe du lieutenant Bardfeld, tombé près de Zandvoorde.

Harelbeke... Nous regardons la maisonnette de Peter Benoît, le compositeur. Dans cette église, étant enfant, il chanta. Dans cette maison, il écouta les histoires de sa mère, y fut captivé par les récits de son oncle Jean. Le long de ces sentiers, il se promena volontiers, bercé par le murmure de la Lys, il y trouva l'inspiration de ses œuvres. Son père était éclusier. Il se soustrayait volontiers, à Harelbeke, au bruit des grandes villes. Et maintenant nous errons dans cette contrée devenue champs de bataille ! Nous ne savons pas nous accoutumer à ces pensées.

Nous y habituer ? A ces drames qui se sont produits !

Un hameau près de Harelbeke s'appelle Waalshoek. Toutes les maisons y sont endommagées.

On nous montre de petites caves écroulées, où des hommes périrent, où d'autres furent mutilés cruellement.

Waeregem se présente couverte de blessures. Dans quelques familles règne le deuil. Nous y voyons des villageois les yeux encore enflammés par le gaz asphyxiant, la poitrine oppressée par cet élément infernal.

La Lys coule à présent au milieu des ruines, à travers des prairies parsemées de trous d'obus.

Un peu plus loin s'élève une grande scierie, bâtie par les Allemands. Les civils y durent travailler. Sur un des murs on peut lire :

« Dies Werk erbauten wir im Krieg,

Auf Gott traudend und Sieg. »

(Nous élevions ce bâtiment pendant la guerre, confiants en Dieu et en la victoire.)

Qu'elles paraissent dérisoires maintenant, ces paroles présomptueuses !

J'ai continué ma course. Nous arrivons à Zulte, atteinte également, mais en guise de consolation on nous dit :

« Il faut voir Olsene. »

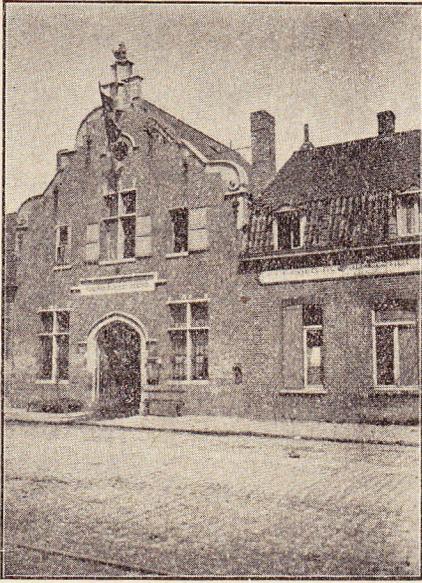
Bientôt nous nous trouvons devant un amas gigantesque de ruines ; c'est la commune d'Olsene ; où l'ennemi s'était fortifié ; la bataille y dura plusieurs jours.

Une centaine de civils y périrent. Je vois un grand nombre de tombes au cimetière attenant à la Lys, où sont ensevelis des soldats coloniaux français, des Américains ; mais la plupart des soldats ont été inhumés dans les champs et dans le parc du château.

Des civils travaillent dans les ruines ; malgré leurs efforts l'ouvrage paraît à peine commencé. Il faudra du temps pour mettre de l'ordre dans ces décombres, avant d'y avoir pratiqué des abris pour l'hiver.

Olsene était une des localités les plus importantes de la vallée de la Lys. Elle s'étendait paisiblement au bord de la grand' route de Courtrai à Gand. Un chemin latéral descend du village vers la rivière.

Les Allemands, ayant fait sauter le pont afin d'empêcher l'avance des alliés, se dirigèrent légèrement vers l'Est, ils furent assaillis par l'artillerie lourde française établie à Wakken. Cependant les Français campés sur l'autre rive ne se hâtèrent guère de traverser la rivière, ils s'attendaient visiblement à une grande résistance.



La maison communale de Woesten. (Photo Dubois)

Leur artillerie seule restait en action pendant huit jours. Les habitants se réfugiaient dans les caves.

Les Français jetèrent un pont sur la rivière quoiqu'elle était considérablement gonflée. Ceci permit aux habitants de droite de passer vers la rive gauche.

Nous avons visité une ferme construite au bord de la Lys, nous écrivions à ce sujet :

« Nous sommes dans une chambre vraiment flamande. La vieille pendule fait entendre paisiblement son tic-tac ; la patronne empressée nous sert du café ; à travers la fenêtre, les ruines s'étendent à perte de vue.

Les soldats noirs — nous dit la femme — m'ont portée, ainsi que cette jeune fille de ce côté-ci de la Lys. Nous avons séjourné pendant huit jours dans la cave. Bientôt les gaz asphyxiants nous y rendirent la situation intenable. Aidés par les noirs nous nous enfuyâmes en pleine obscurité à travers les prairies.

Je trébuchais quelquefois au-dessus de cadavres. — Nous nous dirigeâmes vers Wakken, là étaient établis la grosse artillerie française.

— Je pensais que je heurtais une pierre, interrompit la jeune femme et c'était une tête.

A Wakken une jeune fille perdit son fiancé dans les derniers combats.

C'est la faute de ces Allemands, dit-elle, qui accablent encore la Flandre des hauteurs, au delà de la Lys.

Elle voulut se venger et se rendit auprès des canonnières françaises.

— Laissez-moi décharger un coup ! implora-t-elle. Je veux venger mon fiancé. Laissez-moi tirer sur ces vauriens Allemands !

Elle insista tant et si bien qu'on fit droit à sa demande. Elle déchargea la gueule montréeuse... et l'obus s'envola en hurlant vers les lignes ennemies...

J'entends de pareils récits dans toute la région. Les Français avaient passé l'eau et se trouvaient ainsi entre la rivière et le village : une lisière étroite bombardée violemment. Ils y furent immobilisés pendant cinq jours. Le feu était trop nourri pour pouvoir l'affronter. Le village fut détruit par les grenades et enveloppé dans d'épais nuages de gaz.

Les civils vivaient dans la terreur ; des familles entières furent surprises par la mort dans les caves ; plus tard on trouva leurs cadavres sous les décombres.

Des enfants périrent suite de leur imprudence.

Pendant le bombardement on en vit délaissant leur abri afin de couper de l'herbe pour les lapins et pour le bétail. Plusieurs d'entre eux atteints par des balles ou des éclats d'obus tombèrent sans plus se relever.

Il semblait que la lutte ne finirait jamais à cet endroit.

Des bombes asphyxiantes tombaient de temps en temps ; l'élément meurtrier se répandit, pénétra perfidement dans les caves et étouffa les malheureux.

Olsene portait le deuil de plus de cent citoyens.

Les Français furent remplacés par des Américains. Ceux-ci envahirent rapidement le village, malgré la pluie de grenades. Beaucoup de braves tombaient dans cette attaque brusquée, les mitrailleuses les fauchaient.

La mort cruelle les guettait de toutes parts. Mais quoique maître de la localité, toute la position n'était pourtant pas dans leur pouvoir.

Un peu vers l'Est se trouvait la gare de la ligne Gand-Courtrai. Les arrières-gardes Allemandes s'y étaient solidement établies, et ralentirent de nouveau la marche.

Les Américains toutefois s'y montrèrent irrésistibles et l'ennemi dut s'enfuir.

Entretemps la lutte s'était déchaînée aussi violemment à Petegem, Machelen et à Deynze.

Le canal de Schipdonck y rejoind la Lys, plusieurs ponts y étaient établies. Un paysan de Vynckt raconta :

— Les Allemands repassèrent la Lys, nous en étions délivrés, mais nous ne soupçonnions pas ce qui en résulterait. Après un bombardement les Français arrivèrent, essayant de passer le cours d'eau. Notre ferme fut transformée en lazaret ; une ambulance. Beaucoup de blessés y furent amenés et couchés dans la maison, dans la grange, partout. C'étaient des Français, des coloniaux grièvement brûlés, souffrant des douleurs atroces. Spectacle épouvantable !

Les violents combats à la Lys continuèrent occasionnant de grands incendies, à Petegem, à Deynze, à Olsene, ailleurs encore.

Les Allemands bombardaient Petegem et Deynze avec des grenades incendiaires qui n'atteignirent que trop bien leur but. Les flammes se propagèrent rapidement, plusieurs habitants furent brûlés vifs. La population affolée fuyait dans la direction de Gand. Des chariots emportaient des femmes, des hommes, des enfants, atrocement brûlés ; ils espéraient trouver un abri dans un couvent.

L'institut de Quatrecht recueillit les malheureux atteints par les gaz asphyxiants.

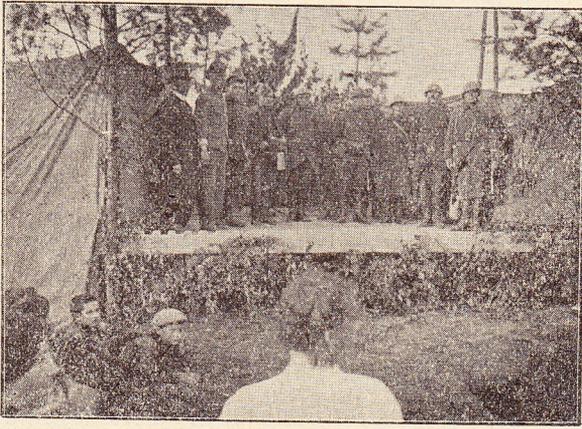
Deynze à son tour fut pris par les alliés qui s'avançaient vers Kruishautem.

La ligne de feu se déplaça ainsi un peu plus loin englobant une série d'autres localités. Les positions de la Lys emportées on se trouva devant celles de l'Escaut, Tournai à Gand.

Le martyre d'un grand nombre d'autres communes débata.

Les Allemands s'enfuyèrent, à travers champs vers l'Escaut et jusqu'au delà du fleuve. Ils furent suivis par le feu des alliés.

Les habitants de Vichte, Ingoyghem, Ootegem, Ansegem, Avelgem, Tiegem, et d'autres endroits situés dans la plaine bordée de collines durent se réfugier dans les caves. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'évacués de la région qui venait d'être libérée. Quand les Allemands avaient passé le fleuve ils placèrent leur artillerie sur les hauteurs, surtout sur le Kluisberg, ils dominaient ainsi et bombardaient la contrée qu'ils venaient de délaissier.



Le Blindé (Théâtre en plein air du 3^e chasseurs à Crombeke)
(Photo Dubois)

Des jours sombres approchaient pour le pays entre la Lys et l'Escaut.

Le premier sentiment fut néanmoins la joie de la délivrance.

Mr l'Abbé Hugo Verriest, qui habite Ingoyghem, avait séjourné pendant 10 jours dans la cave de sa cure, en compagnie de quarante villageois qu'il encouragea, pendant que les grenades éclataient aux alentours, brisant les vitres, arrachant des pans de mur aux habitations. On ne savait pas au juste ce qui se passait dehors, mais de temps en temps on entendait des maisons qui s'écroulaient. Tout à coup un soldat entra dans la cave.

Prudemment il descendit l'escalier, en garde contre l'ennemi, car de ci de là de petites arrières-gardes s'étaient attardées.

Les personnes présentes le prirent d'abord pour un Allemand, elles ne connaissaient pas cet uniforme.

Le soldat était saisi en entrevoyant dans cette demi-obscurité un attroupement, mais il s'aperçut tout de suite qu'il avait affaire à des civils.

Il s'adressa à eux :

— Mon Dieu, c'est un Anglais, s'écria-t-on.

« Vous auriez dû voir cela ! Les femmes saisirent le soldat par les mains, le cou, les pieds, elles criaient, suffoquaient, riaient tout à la fois saluant ainsi leur libérateur attendu pendant quatre ans d'occupation.

L'Anglais était trop ému pour dire quoique ce soit et s'encourut par l'escalier. Deux officiers anglais nous conseillèrent de quitter les lieux car l'artillerie ferait des ravages. Nous partîmes en bande vers Courtrai.

— A pied, lui demandais-je ?

— Oui, à pied, et avec une charrette à bras chargée de quelques hardes. Au-dessus de nous sifflaient les grenades, elles s'abattaient dans les champs. Le chemin devint très pénible ; en cours de route je demandais du secours aux deux officiers anglais. Très aimables ils mirent quatre Ecossais ; bien forts, bons gaillards à notre disposition, ils poussèrent notre charrette, ils nous offrirent généreusement tous leurs services. Nous arrivâmes à St-Louis d'où un camion nous conduisit à Courtrai. Quelle vision !

Hugo Verriest entouré de fuyards cheminait en Flandre, à travers le terrible champs de bataille, pendant que le canon tonnait des crêtes bosselées du Kluisberg situé au delà de l'Escaut, et des hauteurs de Tiegem, lançant des grenades au-dessus des vallées et des collines anéantissant les fermes blanchies à la chaux, les chaumières des pauvres, les tours des églises et les beaux moulins des Flandres !

Ils avaient été bien inspirés de partir car, ici encore, s'abattit le plus terrible fléau.

On avait déjà reniflé une odeur inquiétante ; à présent, se répandaient des flots de gaz asphyxiant envoyés par les Allemands, qui se servirent sans vergogne de cette arme criminelle.

Ils savaient pourtant que peu de soldats deviendraient les victimes, mais que beaucoup de civils en seraient atteints. Basse vengeance, telle était l'impression générale.

L'ennemi venait d'abandonner cette contrée. Sur le Kluisberg, dans un château, s'était établi un général ; dominant tout le pays de la Lys et de l'Escaut, il se livre à sa rancune grâce à son artillerie.

Les Allemands ne laissèrent pas passer l'occasion de détruire. Décrire tout ce qui passa dans ces villages demanderait un volume.

Esquissons, conformément à la vérité, la situation d'une commune située entre la Lys et l'Escaut, il se livre à sa rancune grâce à son artillerie.

Le canon tonnait vers l'Ouest, quelques obus tombaient dans les environs. Chacun s'abitra où il put. A près quelques heures le bombardement diminuait ; des cris de joie retentirent. Tout le monde sortit des maisons.

— Des Belges !

— Non, des Anglais !

Cris d'enthousiasme. Quelques soldats se glissaient prudemment le long d'un mur.

— Plus d'Allemands ? demandèrent-ils, à celui qui s'était avancé vers eux.

Il tendit la main vers les militaires, c'étaient des Anglais. Les gens s'approchaient fiévreusement. Ce qu'ils avaient espéré pendant quatre ans, ce pourquoi ils avaient prié, ce qu'ils voyaient si souvent dans leurs rêves, dans leurs visions, venait de se produire : la délivrance.

Ils étaient là les quelques alliés, précurseurs de l'armée nationale, qui combattait ailleurs pour la cause commune. Des cris d'allégresse saluaient les premiers libérateurs. Chacun voulut emmener les Anglais, les recevoir. On accourut avec de la bière, du pain, de la viande, du chocolat, trouvé on sait où par ces temps, où la misère était si grandé.

Les Anglais conseillèrent aux habitants de rentrer chez eux. Partis en reconnaissance ils devaient s'avancer aussi loin possible. Le bourgmestre leur adressa quelques mots, traduits par un habitant qui leur affirma que les Allemands avaient reculé d'au moins cinq kilomètres vers l'Est. Ils se retirèrent ; un quart d'heure après le village grouillait de militaires. Les drapeaux furent hissés, les habitants arboraient les trois couleurs nationales, couraient en tous sens transportés de joie, sautaient, dansaient, chantaient et buvaient. Le village était en fête, elle fut hélas de courte durée. Tout à coup un hurlement terrible suivit d'une formidable explosion. Des craquements sinistres se firent entendre, un gros nuage de fumée et de poussière enveloppait un moment le village.

Des hommes criaient, des femmes hurlaient, des enfants pleuraient, beaucoup s'enfuirent. Quand le nuage se dissipa on ne vit d'une maison, qu'un tas de pierres, de chaux, de bois, des meubles brisés ; un chaos de décombres.

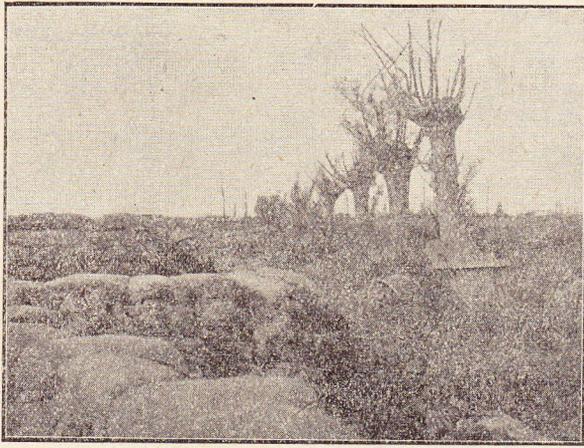
— Zalia et Fiene sont ensevelies cria-t-on effrayé.

Tout le monde était saisi d'horreur.

— Quelques hommes de bonne volonté, clama le bourgmestre ! Femmes et enfants allez, pour l'amour de Dieu, dans les caves, sinon il nous arrivera d'autres malheurs, car les Allemands tirent du Kluisberg.

Chacun dirigea un regard et vers la haute crête, là-bas au delà de l'Escaut, vers le Kluisberg d'où la mort planait sur la Flandre.

Ce point culminant du pays impressionnant comme toujours, rappelait à l'esprit de meilleurs jours ;



Tranchée des saules à Steenstraete (Photo Dubois).

jadis les Flamands l'escaladaient par le Nord, les Wallons par le Sud, ils emplissaient les allées de joyeux ébats. Le Kluisberg était visité par beaucoup de touristes. Ils y eurent des réunions joyeuses. Les Gantois surtout l'aimaient.

L'occupant l'avait terriblement blessé, il y avait envoyé des condamnés aux travaux forcés, des Flamands, des Wallons, même des Français du Nord, chargés d'abattre les arbres, de les réduire en charbon de bois, ou de les scier en planches pour construire des baraquements et des tranchées. A présent il se dressait dénudé vomissant de sa cime la mort et la destruction sur le pays dont il était une des beautés.

La joie fit place brusquement au deuil ; une deuxième grenade atteignit une petite ferme, un éclat toucha le paysan, qui couché exsangue près de la grange expirait, enseveli sous les décombres.

Les habitants avaient disparu. Ils se cachaient dans les caves, dans les fours, dans des fosses à purin, partout où ils pensaient trouver quelque abri contre le feu infernal.

Le bourgmestre et quelques concitoyens courageux affrontaient le danger et portaient du secours aux blessés, ils éteignaient les incendies, consolaient ceux qu'ils pouvaient assister. Des soldats Anglais habitués à ces horreurs, les aidèrent dans cette pénible tâche.

Près du village était située une propriété appelée « Hoogewal ». Elle avait des caves solides, beaucoup d'habitants s'y rendirent.

Les fermes en général étaient des constructions faibles ; des centaines n'étaient que des chaumières sans cave ; les refuges sous les fours étaient des mauvais abris.

Rien d'étonnant dès lors, que l'on cherchait des refuges meilleurs et plus sûrs.

Un groupe nombreux d'hommes, de femmes, d'enfants se trouvait réuni, sous les voûtes solides à Hoogewal. On y écoutait avec frayeur la canonnade. De temps en temps un villageois vint augmenter le nombre et signalait de nouvelles destructions.

Tout à coup un bruit semblable aux hurlements d'une bête fauve, suivi d'une explosion se produisit. Il était accompagné d'un tintamarre étourdissant causé par la chute de tuiles, le claquement de carreaux... L'air vibrerait, la terre tremblait, d'une colonne de feu s'élevait un nuage de fumée pestilentielle.

Des cris sauvages et déchirants furent poussés.

Une grenade avait éclaté sur le pont du rempart. Le feu se reflétait sur les voûtes.

Le choc formidable avait secoué tout le monde.

— Nous y passerons tous !

— C'est la mort !

— Jésus-Marie, aidez-nous !

Ces cris, et d'autres semblables se perdaient dans des vociférations sauvages... D'aucuns voulurent fuir et s'écrasèrent au pied de l'escalier ; fouettés par leur égoïsme réveillés ils se poussèrent, se battirent, pour se frayer un passage. D'autres se jetèrent à terre le visage contre les pierres fous de peur. Mais les murs oscillants ne cedèrent pas, au coup de tonnerre succéda un silence pénible.

Personne ne quitta quoiqu'on ressentit plus d'une fois encore de pareilles commotions. On apporta un hôte nouveau.

— Blessé ? demanda le garde-champêtre.

— Non, c'est la vieille Mie Panne... Elle ne saurait plus rester dans sa maisonnette.

C'était une vieille mère de 96 ans, étendue sur un matelas, une petite femme ratatinée, usée, qui n'avait plus quitté sa demeure depuis quinze ans, clouée par la paralysie dans un fauteuil ou sur le lit. Elle ne savait que dire :

« Mon Dieu, mon Dieu ! pendant qu'elle regardait tout l'entourage, effrayée par ces bruits étranges et violents auxquels elle ne comprenait pas grand chose.

— Celle-là vient mourir ici, disait le garde-champêtre. Un vieil arbre, ne peut être transplanté un jour. De nouveaux fuyards entrèrent dans la cave dont l'air devenu métrique était irrespirable.

Tout à coup un homme vociféra d'horribles jurons, donna un coup violent sur la tête d'une femme assise à côté de lui, puis il sursauta, saisit un couteau et s'écria :

— C'est le jugement dernier... le monde périt... mais Lucifer ne m'aura pas quoique je l'entende hurler, lui et tous ses démons.

— Il est fou, cria-t-on, il fera des malheurs !

Les femmes et les enfants s'écartèrent effrayés. Le garde-champêtre s'élança devant cet aliéné, et le menaçant d'un revolver, lui commanda :

— Jetez ce couteau ! Vite où je tire !

— Au secours ! au secours ! s'écrièrent plusieurs personnes avec la force que leur causait la frayeur.

— Ah ! Lucifer, roi de l'enfer, vous êtes là, hurla le fou... Je n'ai pas peur de vous... pas peur de tous les démons.

Vous ne m'attirez pas dans la chaudière !

Il fit tourner sauvagement son couteau au-dessus de la tête. Les yeux étaient baignés de sang, l'écume inondait ses lèvres.

— Il est fou féroce, disait-on.

— C'est un étranger, personne ne le connaît...

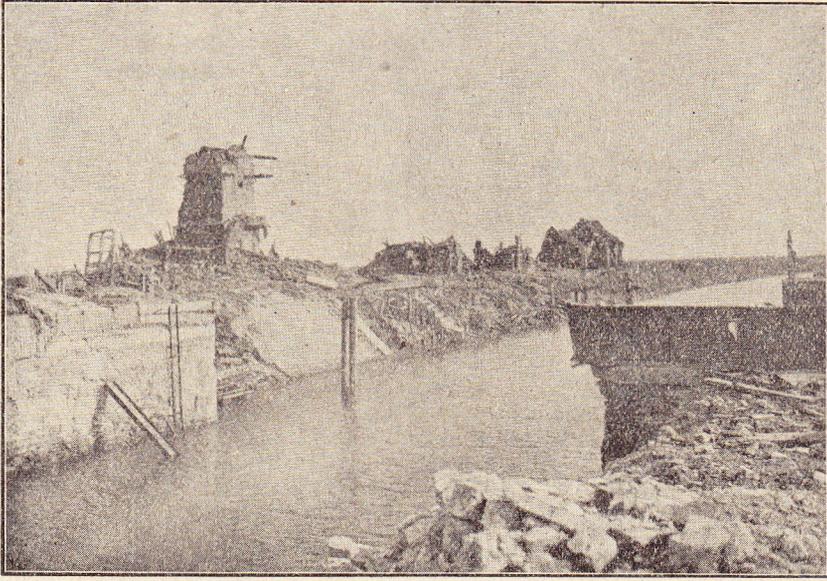
— Jetez ce couteau, reprit le garde-champêtre, qui hésitait à se servir de son arme.

Mais quelqu'un s'était glissé derrière lui, d'une main il le saisit à la nuque, de l'autre il lui donna un coup violent sur le bras qui fit tomber le couteau, après une lutte violente ils le mirent par terre !

Le fou hurla comme une bête sauvage, il fut lié avec une grosse corde.

— En voilà un qui ne peut rester ici, disait le garde-champêtre, essouffé par l'effort ; les enfants en contracteraient des convulsions.

Beaucoup de petits criaient cachés derrière leur père ou leur mère ; ils tremblaient. Certains prenaient cet homme pour le démon dont ils avaient entendu parler dans des histoires, ou bien ils pensaient à l'Homme Long... avec sa face en feu de four ; au démon martyrisant, qui hantait le soir les maisons et les hommes sous des apparences grimaçantes, généralement d'une corpulence de géant. Le jour des morts approchait, jour où les enfants après les longues vêpres et les glas funèbres des cloches couraient aux alentours avec un navet dévidé, coupé en fête de mort, dans lequel brûlait une bougie. Ils chantaient en imitant la voix du sacristain : « Priez pour les âmes du purgatoire ! » Tout cela avait été bien abstrait, maintenant ils se trouvaient devant la réalité. La mort fauchait cruel-



L'Yser à Nieupoort.

lement autour d'eux, le feu avait dit la vérité. Satan hurlait au dessus au pays de l'Escaut et de la Lys.

L'homme lié divaguait il s'écriait temps en temps :
— O, laissez-moi partir; ne m'entraînez pas en enfer... j'ai toujours vécu pieusement...

— Qui êtes-vous, lui demanda-t-on ?

Mais il recommença à prier en gémissant. Qui put dire, ce qui se passait dans cette pauvre âme martyrisée ce qui torturait encore cet esprit malade, quelle frayeur révélait ces yeux suppliants ?

Le docteur du village entra.

— Y a-t-il encore des blessés, demanda-t-il pressé. Et voyant l'homme lié il ajouta :

— Qui est-cela ?

— Un fou, lui cria-t-on de tous côtés et tous voulurent lui raconter la scène qui venait de se produire. Le docteur s'était déjà penché sur le malheureux et l'examina.

— Oh! ne me jetez pas en enfer, s'écria-t-il de nouveau.

Vite! prenez-le, dit le docteur, et suivez-moi.

Une auto de la Croix Rouge anglaise, stationnait à la rue, elle était bondée de soldats et de civils blessés. Il y avait bien encore une place; le docteur l'avait fait arrêter pour l'utiliser. Il fit charger le fou, défendant de le délier. Il écrivit en hâte un billet, le donnant à un ambulancier il lui dit :

— Remettez ceci à Courtrai, puis il insista de ne pas délier le malheureux, quelque intelligemment qu'il put parler.

Des hommes, des femmes, des enfants sortirent des caves insistant pour avoir une place, on ne put accéder à leur désir.

— Rentrez vite, disait le docteur, d'autres autos arriveront... Mais pour l'amour de Dieu, ne restez pas ici... si les Allemands voient ce rassemblement autour de l'auto ils enverront une grenade. Ils observent toute la contrée.

La troupe disparut, l'auto partit.

Le docteur était appelé ailleurs, dans une ferme, auprès d'autres blessés. Le médecin avait un profond sentiment du devoir professionnel, il avait toujours essayé de faire plus que de traiter des malades: il ne considérait pas son métier comme son gagne-pain, il s'était surtout attaché à prévenir les maladies en développant l'hygiène.

A quelle ignorance, à quels préjugés ne s'était-il pas heurté.

— Si du moins, des autos arrivaient pour transporter tous ces malheureux, murmura-t-il, en pensant à tous ces patients couchés dans des caves froides, dans des fosses à pommes de terres, dans des trous à four.

La nuit passée il avait dû délivrer une mère en présence de ses enfants, d'étrangers, dans une chambre voûtée, où étaient remisés le charbon, le bois.

Il avait fait des opérations pressantes dans une grange, où la pluie traversait le toit, où le vent soufflait par des fentes. Hier on transporta un cadavre au cimetière, les porteurs fuyèrent sous une pluie d'obus avant même que le cercueil fut descendu dans la fosse; il y serait encore probablement si le docteur ne l'avait fait descendre à la hâte. Hier soir il avait couru chercher le prêtre pour une femme qui ne voulut pas mourir sans les derniers sacrements; elle était condamnée des suites de la grippe qui commençait à sévir d'une façon inquiétante.

Le médecin fit ainsi plus qu'on ne sait exiger d'un homme; il ne prit aucun repos quoiqu'il chancelait de fatigue.

Quelle misère ne verrait-il pas là, où on l'attendait. Tout à coup il s'arrêta inquiet, il renifla...

— Quelle odeur?... se disait-il. Cela n'est pas de la poudre...

Il en toussa.

— Pourvu que ce ne soit pas du gaz, murmura-t-il. Mon Dieu, est-ce que la misère n'est pas encore assez grande. Dans le pays de l'Yser, à la Panne, autour d'Ypres, en France, près de Reims, les civils étaient pourvus de masques. Quelques réquisitionnés de la région, amenés à St-Quentin étaient revenus amaigris et malades; ils en avaient parlé. Les gaz asphyxiants étaient un élément mortel diabolique, une arme traître, infernale, qui attaquait à l'improviste le soldat et le civil, ils pénétraient le sang... Parfois ils attaquaient les yeux, et frappaient les malheureux de cécité. Ces faits furent confirmés au docteur par un officier anglais qu'il rencontra et auquel il demanda des renseignements.

— Si les Allemands emploient les gaz, disait l'Anglais, alors malheur à cette population. Dites aux gens de fuir... Les caves, les voûtes ne servent à rien... des masques, ils n'en ont pas.